JOSEPH BILLIOUD

Joseph Billioud, bressan d'origine, ayant fait ses études secondaires dans un collège bressan, soutenant sa thèse sur un sujet bourguignon, a fait l'essai de divers dépôts français au cours de stages d'archives, rares à cette époque. Les Archives de la Côte-d'Or, de la Seine-et-Oise, de la Drôme et surtout du Nord, enfin celles des Bouches-du-Rhône le virent tour à tour. La tourmente de 1914-1918 passée, il se fixa définitivement à Marseille. Bibliothécaire de la grande cité phocéenne, puis archiviste de la ville, jusqu'à sa mort, c'est Marseille qu'il a servie pendant plus de quarante ans, et pour nos contemporains il reste l'archiviste-bibliothécaire de Marseille dont il a contribué à faire connaître le passé comme peu de gens, à part Raoul Busquet et Émile Isnard, l'ont fait. On assiste donc à une carrière mûrement choisie dans son lieu et qui se renforcera par les liens familiaux.

Et pourtant, c'est tout le contraire du marseillais tel que l'on se l'imagine communément qui s'incarnait dans Joseph Billioud. Grave, réfléchi, parlant peu et à bon escient, il était né le 1er août 1888 à Grièges, dans l'Ain, de Michel et de Marie-Antoinette Brondel ; son père, médecin, habitait la propriété de Bagé-le-Châtel, dans le même département. Joseph Billioud resta fidèle à ce coin de terre jusqu'à la fin. Élevé dans le collège réputé de Montgré, il y acquit une connaissance de l'humanisme et de la littérature classique qui avait de quoi frapper. Admis troisième à l'École des chartes en octobre 1907, il en sortait avec le même rang, après avoir soutenu sa thèse sur les *États de Bourgogne au XIVe et au XVe siècle.* Les traits de son caractère austère, presque taciturne, s'étaient encore affirmés ; il avait auprès de ses camarades la réputation d'être franc, solide en amitié, un peu timide aux dires de certains, très serviable, et renforçant sans cesse ses connaissances par un travail fécond et régulier.

Son service militaire à Besançon, en 1911, fut suivi des stages dont nous avons parlé : le plus long fut celui du Nord, et je crois que Max Bruchet, le célèbre archiviste de ce département, avait fait grande impression sur lui ; la réciproque était vraie : « Forte culture historique et grande puissance de travail », écrivait de lui Bruchet au directeur. Pourtant, je puis affirmer que le stage dans le département des Bouches-du-Rhône, de 1913 à 1914, occupé à classer le fonds de l'ordre de Malte, fut pour lui essentiel, car il lui permit de connaître Raoul Busquet et Émile Isnard. Il n'aura pas la joie de voir paraître en 1965 cet inventaire, capital pour la connaissance du Sud-Est français, où son nom figure avec honneur auprès de celui du comte de Grasset et de ceux de conservateurs contemporains.

La guerre lui prit trois frères, un quatrième mourut peu après des suites de ses blessures. Lui-même canonnier, puis maréchal des logis, fit son devoir sans phrases, fut cité à l'ordre du jour de la division ; profondément patriote, il saisissait gravement dans son cœur de chrétien ce que la guerre avait d'inhumain ; il restait sans haine pour l'ennemi, qui lui avait pourtant ravi ses frères et ses amis chers, et contemplait tristement les fiers-à-bras de toute nuance et de toute croyance qui légèrement entraînaient le pays dans des aventures.

Marié en 1917 à Mlle Jeanne Monnier, d'une famille marseillaise estimée qui se rattachait (fait plus fréquent qu'on ne le pense) à la région de la Saône, il habita Marseille, d'abord au bord de la mer, puis dans la maison de la rue du Commandant-Rolland, qu'il garnit peu à peu de meubles et d'objets d'art, surtout des XVIIe et XVIIIe siècles, et que les rires de ses cinq enfants égayèrent. Ce jardin paisible, sis dans une conque bocagère fraîche à souhait en été, voisin de deux cents mètres de la bruyante rue Paradis, ressemblait aux parcs décrits par Giono dans *Noé*. Nommé bibliothécaire municipal en 1920, archiviste en chef de la ville en 1946, au départ de son confrère Isnard, il eut en quarante-trois ans le temps de connaître à fond les richesses de la Bibliothèque, des Archives et des différents dépôts marseillais, arlésiens, aixois, avignonnais. Certes, ses travaux l'entraînèrent en Espagne, à Paris et dans diverses villes, mais il ne se sentait à l'aise qu'à Marseille.

Son œuvre de bibliothécaire fut considérable : avec peu de crédits, de matériel et de personnel, il parvint à organiser de remarquables expositions, de 1927 à 1939, sur le livre d'art ancien, l'art provençal dans le dessin, le livre et la gravure, le livre romantique. Il continua le catalogue du fonds de Provence et donna ses soins à des catalogues partiels. Numismate très érudit et très habile, également versé dans la connaissance des monnaies anciennes, médiévales et modernes, il réorganisa le Cabinet des Médailles. C'était, bien entendu, un héraldiste très compétent. Aux Archives municipales, il se heurta aux mêmes difficultés matérielles qu'il avait connues à la Bibliothèque : personnel dévoué, mais insuffisant, locaux surchargés ; il se mit à l'œuvre sur les traces d'Émile Isnard. Certes, il ne négligea pas les incorporations, les achats, les catalogues, mais il montra, par la plume et l'image, que le fonds des Archives municipales était pratiquement inconnu, même du public lettré. La revue *Marseille*, fondée en 1936 par Henri Tasso et Émile Isnard, était un instrument merveilleux pour cette fin. Joseph Billioud, peu à peu, amplifia la partie artistique et érudite de cette publication, sans dédaigner la partie contemporaine. Il en fut le principal auteur et rédacteur, et sa formation de bibliothécaire fit merveille pour la recherche de l'iconographie souvent

fort pauvre des Bouches-du-Rhône et de la région marseillaise. La revue *Marseille* est et demeure au premier rang d'œuvres du même genre.

Joseph Billioud participait aux manifestations érudites de la vie marseillaise. Il fut, avec Busquet, Duprat, Brun, à l'origine de l'Institut historique de Provence en 1924. Après la fusion des deux sociétés savantes marseillaises, il se chargea, en 1951, du rôle de secrétaire général de la Fédération historique de Provence, avec son dévouement toujours silencieux, ménager de ses paroles comme des deniers de la compagnie. Il fut administrateur du Comité du Vieux Marseille, et la revue *Arts et livres de Provence*, qui fut un des organes de la pensée provençale après la guerre, ne négligeait ni ses avis ni sa collaboration. Cette activité menée régulièrement, ponctuellement, impressionnait le nouveau venu. Jamais Joseph Billioud n'a laissé sans réponse une demande, une lettre ; la réponse était parfois longue à venir, mais l'on pouvait être certain de sa sûreté. Combien a-t-il résolu d'énigmes dont les chercheurs insouciants ne lui ont pas fait toujours honneur ! Mais il s'était fait de solides amis, qui se réjouirent de voir connaître ses travaux et récompenser ses mérites : seconde médaille des Antiquités nationales en 1922, pour sa thèse, seconde mention, en 1931, pour son ouvrage *De la confrérie à la corporation, les classes industrielles en Provence*, officier de l'Instruction publique en 1927, chevalier de la Légion d'honneur en 1948. Mais la distinction qu'il préférait à toutes autres, c'était sa croix de guerre, qui lui rappelait tant de jours sombres et le devoir accompli au prix de tant de sacrifices.

La bibliographie de Joseph Billioud a paru dans le tome XIII de *Provence historique*, en 1963, fascicule 54, p. 310 à 330. Due à son fils Jacques, bibliothécaire, elle ne comprend pas moins de 222 numéros. Il n'est pas question de les citer tous ici. Billioud fut avant tout un historien de l'art et un historien de l'économie ; il est parvenu à l'histoire de l'art à la fois par l'histoire du livre et par celle des corporations. Sa contribution au tome II de l'*Encyclopédie des Bouches-du-Rhône*, sur *Les manuscrits provençaux à enluminures* (1924), a été jugée remarquable. Il est tout à fait surprenant que la thèse très bonne, parue en 1922 à Dijon, sur *Les États de Bourgogne*, qui comprend environ 500 pages, sur un sujet très intéressant, soit pratiquement le seul ouvrage qu'il ait publié sur les institutions de l'Ancien Régime. De bonne heure il fréquenta les riches minutiers des notaires de Marseille et du département ; à cet excellent paléographe, les écritures les plus échevelées du XVIe et du XVIIe siècle livraient leurs secrets. *L'architecture et la sculpture provençales du Moyen Age à 1850* et *La peinture des enlumineurs à Granet* sont des pages concises et précises, qui font regretter que l'auteur n'ait pas pu nous donner des ouvrages monumentaux, au moins sur certaines périodes de l'art français et provençal

qu'il connaissait si bien. En fait, la plus grande partie d'une cinquantaine de brochures est consacrée à l'art des XVIIe et XVIIIe siècles : les Duparc, et Françoise, la plus célèbre d'entre eux ; des points obscurs de la vie de Pierre Puget ; les Gueydan, amateurs d'art ; des dynasties d'artistes provençaux. On saisit bien le fil conducteur : J. Billioud étudie ses héros, dans les confréries de Saint-Luc, dans leurs rapports avec leurs clients, avec l'arsenal du roi, dans leurs habitudes familiales. Tout un monde qui sert de soutien à l'œuvre d'art. Avec les références qu'il a données, peut-être serait-il possible, en remontant des filières inconnues, d'écrire l'histoire de l'art provençal du XVIe au XIXe siècle. Il s'arrête à Granet ; pourtant, il connaît la suite..., mais, à mesure que l'on approchait de notre époque, il était envahi par un sentiment d'horreur ; bien peu d'artistes contemporains trouvaient grâce à ses yeux. Il dénonçait le laisser-aller, la publicité, l'art livré aux marchands sans conscience et les artistes paresseux déguisant leur veulerie sous des théories informelles : quoi qu'il en soit, Joseph Billioud a renouvelé la connaissance des siècles classiques dans le Sud-Est et montré les voies et les problèmes. Les très nombreux articles sur l'urbanisme marseillais, parus dans la revue *Marseille*, font toujours appel à l'histoire de l'art ; là encore, combien d'œuvres et de textes disparus ou oubliés ont ressuscité grâce à lui ! Les grandes expositions qu'il organisa sur l'*époque 1848*, sur *Marseille au temps de Pierre Puget*, à la chapelle du Lycée, témoignaient à la fois d'une science exacte et d'un goût parfait : il ne s'agissait pas uniquement d'exposer des livres et des documents, mais des objets, des plans, des tableaux, des statues... que de peine !

La contribution de Joseph Billioud à l'histoire économique est presque aussi importante que celle qu'il a apportée à l'histoire de l'art. Après des œuvres de début (1922-1930) paraît, en 1959, le tome II de l'*Histoire du commerce de Marseille*, publié sous la direction de Gaston Rambert, dans lequel il traite la période 1515-1599. Les quatre cents pages sont riches de nombreux dépouillements d'archives notariales, privées, publiques. C'est un tableau presque entièrement neuf, très abordable au grand public. Non seulement les relations de Marseille avec la France et le monde sont décrites avec précision, mais l'auteur donne des statistiques absolument inédites et des milieux commerciaux revivent avec netteté. Ce volume rend tous les jours d'immenses services, aux économistes d'abord, mais aussi à tous ceux qui se penchent sur l'histoire de Marseille et de la Provence à un point de vue quelconque ; il a été considéré comme une réussite par toute la critique. Les monographies des anciens corps de métiers, parues surtout dans la revue *Marseille*, constituent des articles riches en détails inconnus, parfaitement illustrés. La somme de comptes rendus

d'ouvrages qu'il a rédigés témoigne de sa curiosité d'esprit, de sa sûreté de jugement, de son sens aiguisé des nuances.

Joseph Billioud n'a pas fait une carrière aventureuse ou mouvementée, mais, après qu'il eut longuement choisi, hésité entre divers postes, son mariage est venu confirmer sa prédilection pour cette terre marseillaise. Son œuvre, poursuivie avec une tranquille régularité, concerne presque uniquement Marseille et la Provence ; il a fait connaître des textes authentiques du Moyen Age et surtout, à partir du XVIe siècle, une partie de la grande aventure artistique et commerciale de ce pays.

Son apport à la connaissance des hommes qui ont peuplé ces rivages est, sans contestation possible, fait de documents que l'on dirait vivants. Il a tracé du marchand, de l'artiste marseillais, de l'ouvrier et du paysan un portrait original et ignoré. A travers les discussions sordides, les économies sages ou les ladreries répugnantes, il a entrevu la prodigalité désarmante et les sacrifices consentis humblement en toute bonne foi. C'est une Marseille bien différente de celle de Méry, de Rostand, de Pagnol, qui apparaît sous la plume probe de Joseph Billioud. Il ne s'était pas contenté des grimoires et des statistiques, il avait une connaissance approfondie de ce que les Marseillais de jadis lisaient ou ne lisaient pas ; de l'humble artisan parlant le provençal au bilingue des villes, au bourgeois s'exprimant avec aisance en français, en italien, en espagnol ou en catalan, la distance était grande, difficile à faire sentir au lecteur. Il savait mieux qu'homme au monde les incertitudes de la foi de ces gens-là, les exubérances, les tiédeurs, leur niveau de vie et leur niveau moral, leur cadre ; il avait pénétré, autant que faire se pouvait, dans leur conscience : ce n'est pas un mince mérite pour un historien ! Et J. Billioud, qui détestait les solennités mondaines et officielles d'aujourd'hui, reconstituait la vie d'hier avec un parfait contentement. Il se livrait peu et ses confidences étaient d'autant plus précieuses ; il se gardait des jugements hâtifs, aussi bien sur un document que sur un homme, qu'il fût contemporain ou qu'il ait vécu il y a trois cents ans. Il croyait à l'histoire qui lui permettait, au prix de longs efforts, de reconstituer le passé. Il y voyait un effet de la bonté de Dieu qui, disait-il, donne à notre intelligence ce privilège. Il était trop modeste pour y voir, en outre, un effet de ses talents, de ses dons et de son application. C'est pourquoi il faut faire connaître la personnalité de ce juste et bon confrère qui, dans le silence de sa villa marseillaise ou dans la paix d'août à Bagé-le-Châtel, décrivait sans hâte les instants tantôt glorieux tantôt cocasses d'une des villes les plus bruyantes de l'univers.

André VILLARD.